

DEI QUIDAM ANIMAS CAPTAS LOQUUNTUR FELICES QUIDAM
DEUS FORIS



DEUS QUIDAM ANIMAS CAPTAS LOQUUNTUR FELICES QUIDAM
DEUS FORIS



DEUS QUIDAM ANIMAS CAPTAS LOQUUNTUR FELICES QUIDAM
DEUS FORIS



LA PREFI GURATION DE LA FIN DU MONDE

Dans la collection des « Signes de l'homme », l'éditeur Franco-Maria Ricci vient de publier en italien un livre des plus fascinants qui reproduit les enluminures d'un texte datant du huitième siècle : le commentaire de l'Apocalypse de Beato de Liebana. Ces images, extraites d'une copie du manuscrit original perdu, nous viennent du fond de l'an mil. Et peut-être y a-t-il un peu plus qu'une simple coïncidence si cette publication intervient aujourd'hui, à l'heure du « cinéma-catastrophe », quand certains n'hésitent pas à parler de « grande peur de l'an 2000 ».

711. La conquête de l'Espagne par les Arabes est achevée. Désormais toute la péninsule est une dépendance du califat omeyyade de Damas. Les chrétiens, s'ils ne rêvent plus que de reconquête, s'habituent néanmoins et s'intègrent peu à peu. On ne transige certes pas sur l'essentiel, sur le fond de la foi chrétienne, l'indépendance du royaume et la nécessité d'une revanche mais,

en attendant, les envahisseurs mahométans ont une civilisation raffinée et de vastes connaissances dont il serait ridicule de ne pas profiter. C'est ainsi qu'apparaît, dans les anciens royaumes wisigothiques du nord de l'Espagne, une micro-civilisation singulière, tout à la fois de résistance et d'assimilation, la civilisation mozarabe, de l'arabe « musta'ribah » qui signifie arabisé. Abbé du monastère de Liebana, dans les Asturies, Beato appartient à cette chrétienté un peu hybride. Né vers 730 et mort vers 798, il va jouir d'une incroyable renommée durant tout le Moyen Age grâce à son très fameux « Commentaire de l'Apocalypse de Jean », rédigé pour protéger l'intégrité de la révélation tant contre les influences extérieures que contre les hérésies internes qui commençaient à se développer dangereusement. L'adoptionisme, par exemple, prêché par Félix d'Urgel et Elipand de Tolède, et selon lequel Père et Fils ne sont pas consubstantiels, ce dernier adoptif de celui-là. Le commentaire du texte prophétique de saint Jean, que rien ne promettait, a priori, à une destinée particulière, devint l'un des plus fameux « best-seller » du Moyen Age. Vers le 10e siècle il est si abondamment copié que l'on en connaît encore plus d'une vingtaine d'exemplaires, le plus ancien, de 926, étant conservé à la Pierpont Library de New-York. Nous sommes peu avant l'an mil et ce commentaire de l'Apocalypse, retrouvant toute son actualité deux siècles après avoir été rédigé, sera longuement et minutieusement copié, illustré, enrichi par les moines mozarabes.

Sur « la grande peur de l'an mil » les historiens sont aujourd'hui assez divisés. S'il est certain que les romantiques avaient notablement exagéré leurs morceaux de bravoure sur la crainte de la fin des Temps, il est fort probable que la réaction qu'ils suscitérent fut proportionnée et qu'errèrent tout autant ceux qui ne virent en ce dixième siècle qu'un siècle comme les autres. En fait, Henri Focillon semble avoir raison qui, dans son admirable livre sur « l'an mil », fait la part des choses et montre que si la « peur » ne se cristallisa pas sur la seule millième année ni ne fut précisément peur de la fin du monde, elle n'en exista pas moins, latente et profonde, dans tous les alentours du 10e siècle. L'époque est sans conteste l'une des plus dures que traversa jamais l'humanité occidentale. Invasions normandes au nord, magyares à l'est, sarrasines au sud. Meurtres, pillages, épidémies — c'est le temps du terrible « mal des ardents » — folie, misère. Et surtout des famines longues et abominables dont la dernière, en 1033, soit quelque mille ans après la Passion du Christ, fut si dure qu'elle poussa les hommes jusqu'à des pratiques anthropophagiques. Et sur ce ciel sombre l'humanité accablée ne sait que trop lire signes et prodiges : « Il apparut dans le mois de septembre, au commencement de la nuit (un astre qui) resta visible près de trois mois. Il brillait d'un tel éclat qu'il semblait remplir de sa lumière la plus grande partie du ciel, puis il disparut au chant du coq. Mais décider si c'est là une étoile nouvelle que Dieu lance dans l'espace, ou s'il augmente seulement l'éclat ordinaire d'un autre astre, c'est ce qui appartient à celui-là seul qui sait tout préparer dans les secrets mystères de sa sagesse. Ce qui paraît le plus prouvé, c'est que ce phénomène ne se manifeste jamais aux hommes dans l'univers sans annoncer sûrement quelque événement mystérieux et terrible ». « On croyait que l'ordonnance des saisons et des éléments, qui régnait depuis le commencement sur les siècles passés, était retournée pour toujours au chaos, et que c'était la fin du genre humain », écrit Raoul Glaber, le chroniqueur du 10e siècle. Les hommes sont attentifs aux éclipses, comètes, tremblements de terre et autres phénomènes. « On vit deux étoiles qui se battirent pendant tout l'automne. » Deux siècles auparavant, au temps de Beato, un annaliste mérovingien avait poussé ce cri tragique : « Mundus senescit », « le monde vieillit ». A présent, aux alentours de l'an mil, les hommes pressentent que l'agonie ne peut plus guère se prolonger. En préambule de toutes les chartes, donations, testaments on n'oublie jamais d'écrire : « la fin du monde étant proche... » « le monde allant sur son terme... ». Il est indéniable que ces temps voient donc une attente de la parousie, annoncée dans le chapitre XX de l'Apocalypse de saint Jean.

Mais une question n'en demeure pas moins ouverte : cette attente de l'avènement

Apocalypse 9,17-21

Tels m'apparurent en vision, les montures et leurs cavaliers; ceux-ci portent des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre; quant aux chevaux, leur tête est comme celle du lion, et leur bouche crache feu et fumée et soufre. Alors le tiers des hommes fut exterminé par ces trois fléaux : le feu, la fumée et le soufre vomis de la bouche des chevaux. Car la puissance des chevaux réside en leur bouche; elle réside aussi dans leurs queues : celles-ci, en effet, ainsi que des serpents, sont munies de têtes dont elle se sert pour nuire. »

Apocalypse 11,7...19

La Bête qui surgit de l'abîme viendra guerroyer contre eux, les vaincre et les tuer (...). Alors s'ouvrit le temple de Dieu, et son

arche d'alliance apparut dans le temple; puis ce furent des éclairs, des voix et des tonnerres, avec un tremblement de terre, et la grêle tombait dru »



Apocalypse 16,13-15

« Puis de la gueule du Dragon, et de la gueule de la Bête, et de la gueule du faux prophète, je vis surgir trois esprits impurs, comme des grenouilles. Et de fait

ce sont des esprits démoniaques, des faiseurs de prodiges, qui s'en vont rassembler les rois du monde entier pour la guerre, pour le grand jour du Dieu Maître-de-tout. »



URBEM BABILON. ID EST
URBEM QUONDAM ARDET



Apocalypse 18,1-4...8

« Après quoi je vis descendre du ciel un autre Ange, de grande autorité, et la terre fut illuminée de sa splendeur. Il s'écria d'une voix puissante : « Elle est tombée, elle est tombée Babylone la Grande; elle s'est changée en repaire de démons, en refuge pour toutes sortes d'esprits impurs, en refuge pour toutes sortes d'oiseaux impurs. Car au vin de ses prostitutions se sont abreuvées toutes les nations, les rois de la terre ont fornicé avec elle, et les trafiquants de la terre se sont enrichis de son luxe effrené » (...). Voilà pourquoi, en un seul jour, des plaies vont fondre sur elle : peste, deuil et famine; elle sera consumée par le feu. Car il est puissant le Seigneur Dieu qui l'a condamnée. »

second du Christ, ce millénarisme ambiant est-il crainte, « grande peur » ou ne serait-il au contraire désir plus ou moins secret, souhait plus ou moins conscient? On peut valablement se le demander en admirant ces vives et presque joyeuses enluminures qui nous content l'Apocalypse. Un raffinement et une douceur de vivre toute orientale y transparaissent jusqu'en les décorations abstraites qui les cernent, à mi-chemin entre les arabesques et les entrelacs irlandais. Des scènes nous sont jouées, et pas si terrifiantes en regard de la très dure vie quotidienne de l'époque, par des petits personnages copiant curieusement quelques marionnettes en cuir articulé des théâtres d'ombre de l'Orient. Comment ne pas penser que ces images, dans leur puissante intensité visionnaire, furent exécutées au moins autant pour faire rêver que pour enseigner? A la veille de l'an mil le monde était cruel et la vie atrocement dure, la foi n'était plus qu'une façade rituelle et le peuple, n'imaginant pas que la douleur du monde puisse se prolonger plus avant et s'intensifier encore, ne lui envisageait plus qu'un terme, le terme même du monde. Avant l'an mil, la situation devenait telle que l'Apocalypse semblait un soulagement et la fin universelle un recours.

N'assistons-nous pas aujourd'hui à une situation un peu analogue? Trop parler de la fin nucléaire, de péril écologique et de bombe « Pollution », n'est-ce pas secrètement les désirer comme fatale issue à l'essoufflement d'une civilisation? Ne pourrions-nous écrire, nous aussi, que « le monde vieillit » et cette ultime copie de l'Apocalypse de Beato, que nous devons aux éditions Ricci, surgit-elle par hasard en notre monde, un peu avant l'an deux mil ? Mais l'an mil ne vit pas finir le monde. Trois ans plus tard « la terre se couvrait d'un blanc manteau d'églises ». Un monde avait fini, oui. Celui de la « barbarie ». Un nouveau monde naissait : la chrétienté. A la gestation de quel nouveau monde assistons-nous aujourd'hui ?

Gérard Barrière



Apocalypse 20,9-10

Alors le Diable, leur séducteur, fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, y rejoignant la Bête et le faux prophète et leur supplice durera jour et nuit, pour les siècles des siècles. »